Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

74 | 1998
Anthropologie des choix alimentaires

Présentation

Anne-Marie Brisebarre et Arouna P. Ouédraogo

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/2663>

DOI : 10.4000/jda.2663

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1998

Pagination : 9-11

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Anne-Marie Brisebarre et Arouna P. Ouédraogo, « Présentation », *Journal des anthropologues* [En ligne], 74 | 1998, mis en ligne le 01 juin 1999, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jda/2663> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.2663>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Journal des anthropologues

Présentation

Anne-Marie Brisebarre et Arouna P. Ouédraogo

- 1 Les lieux communs sur le nivellement social des consommations alimentaires ne résistent pas à l'observation des comportements et des pratiques alimentaires. Le temps semble déjà lointain où l'on constatait et appréciait la réduction des inégalités sociales vis-à-vis de la nourriture comme un fait social majeur, tant la mal-nutrition et la sous-nutrition progressent, en correspondance avec l'essor de la pauvreté. Ceci rappelle, si besoin était, que même dans la société industrielle, pléthorique, tout le monde n'est pas en mesure de choisir ce qu'il mange. Certains ne mangent pas à leur faim. C'est le cas notamment des Sans Domicile Fixe (SDF), dont L. Moreau de Bellaing nous décrit les stratégies de recherche de nourriture, ainsi que les lieux et les modes d'alimentation, qui dépendent le plus souvent des organisations caritatives, quand ils ne se nourrissent pas des déchets trouvés dans les poubelles.
- 2 « Libres » ou « contraints », les choix alimentaires sont, plus que jamais, socialement déterminés. Le présent numéro a pour ambition de montrer, au travers de quelques exemples illustrant les formes variées que revêtent les choix alimentaires, que si se nourrir est un acte individuel fondamental, il constitue aussi un enjeu collectif, social et culturel majeur.
- 3 En Europe, dans un contexte où le doute plane sur l'innocuité des aliments qui sont proposés (crise de la vache folle, OGM, hormones, produits chimiques utilisés dans l'agriculture et l'élevage industriels, etc.), la consommation des produits issus de l'agriculture biologique est en pleine croissance. Manger « naturel » et sain est une des réponses à ces « peurs » alimentaires nouvelles. Si les « adeptes de la bio », auprès desquels a enquêté A. Ouédraogo, se recrutent presque dans tous les milieux sociaux, ils sont cependant souvent citadins et considèrent les aliments biologiques comme des médicaments. Étudiant divers lieux urbains de vente de « produits liés au souci du corps et de la santé », P. Cohen montre qu'à côté des aliments biologiques se développe un marché des compléments alimentaires et nutritionnels destinés à lutter contre la pollution, le surmenage et le stress, maux de la vie moderne. Dans ces deux contributions, les auteurs soulignent la dimension philosophique de ces choix qui

correspondent à de nouvelles « morales alimentaires » où l'éthique vis-à-vis des animaux et de leur souffrance conduit souvent au rejet de la nourriture carnée.

- 4 La vogue croissante des « produits de terroir » montre à la fois les changements qui affectent les styles de consommation (recherche de la qualité et de la gastronomie) et traduit les résistances des cultures alimentaires et culinaires régionales. Selon L. Bérard et P. Marchenay, ces produits agricoles et alimentaires ayant une forte dimension « identitaire » sont consommés aussi bien par des amateurs locaux – souvent dans des circonstances et selon des recettes particulières – que par des citadins. Forts de cette nouvelle valorisation, qui résulte souvent de l'agro-tourisme, les produits de terroir s'engagent dans un processus de patrimonialisation.
- 5 C'est aussi la qualité gustative, à laquelle s'ajoute la sécurité sanitaire, que recherchent les amateurs de viande bovine Aubrac. Les éleveurs de ces bovins rustiques et tous les acteurs de la filière-viande répondent ainsi à la demande actuelle de traçabilité – identification « de la fourche à la fourchette » – c'est-à-dire de la nourriture de l'animal à l'assiette du consommateur. A.-M. Brisebarre montre que la tradition du bœuf de Pâques, animal exceptionnel emblématique de la race, est le moment de valorisation où se renoue le lien entre l'animal vivant et la viande qu'il produit, aliment festif par excellence.
- 6 De tous les aliments, la viande garde un rôle économique et symbolique prépondérant. On en a « besoin » ou « envie », parce que cet aliment est supposé construire le corps humain et instituer des liens sociaux. Dans le système alimentaire des sociétés paysannes andines, qu'étudie O. Celestino, un petit élevage joue un rôle nutritionnel, socio-économique et symbolique important. C'est l'élevage domestique du cochon d'Inde, un des rares producteurs de viande autochtone. Cet élevage est entre les mains des femmes et a lieu dans les cuisines. La consommation du cochon d'Inde intervient surtout à des occasions festives qui mêlent calendriers religieux et traditionnel. M.-J. Tubiana montre que la viande, omniprésente dans les contes des éleveurs béri (Tchad et Soudan), où elle « nourrit l'imaginaire des hommes », n'est consommée à satiété que lors des rituels sacrificiels.
- 7 Restant dans le domaine des représentations des aliments issus du vivant animal, N. Vialles s'interroge sur le rôle des prescriptions religieuses dans la distinction établie très anciennement entre la chair – issue des animaux terrestres – et le poisson ; une partition qui s'appuie sur la notion de distance/proximité entre l'homme et les animaux qu'il consomme, et dont elle nous démontre, à partir d'une enquête sur la *matanza* sicilienne des thons, qu'elle est encore d'actualité.
- 8 Dans un tout autre contexte, celui du choix de l'allaitement maternel, M. Jay s'appuie sur une expérience personnelle pour montrer les pouvoirs en jeu à propos de l'alimentation, et cela dès le plus jeune âge : le lait maternel, créateur de liens entre la mère et son enfant, et considéré comme protégeant ce dernier dans les premiers mois de sa vie, est devenu, lorsqu'il est donné au biberon, « une présence étrangère sur le territoire des puéricultrices » qu'est la crèche et l'objet d'une remise en question des choix de la mère.
- 9 Illustrant les contraintes extérieures au groupe social, l'article de C. Arditì décrit les transformations subies par les Massa du Nord-Cameroun en raison des choix des « développeurs », qui imposent, au début des années soixante-dix, la culture irriguée du riz à ces producteurs et consommateurs de sorgho rouge. Leur système de production, jusqu'alors fondé sur une complémentarité entre agriculture, élevage et pêche, s'est

ainsi trouvé désorganisé. Cependant, les Massa ont résisté au remplacement, dans leur alimentation, du sorgho rouge, céréale sacralisée, par le riz qu'ils n'ont pas inclus dans leur système symbolique.